

L'Opéra-Comique clôturait en juin dernier avec *Guernica*, il rouvre, ou à peu près, en octobre avec la *Navarraise*: on ne lui reprochera certes pas d'ignorer la guerre carliste de 1874. Il est vrai que l'œuvre de MM. Gailhard, Gheusi et Vidal n'ayant eu qu'un succès d'estime, malgré sa très réelle valeur, on ne saurait en vouloir à une administration intelligente de tirer parti des décors et des costumes qu'elle possède; les deux ouvrages se passant à la même époque et dans les mêmes provinces basques.

C'est avec la préoccupation évidente de faire une *Cavalleria Rusticana* française que MM. Jules Claretie, Henri Cain et Massenet se sont associés pour donner au Covent-Garden de Londres la *Navarraise*, le 20 juin 1894 – représentée tout récemment à Bruxelles.

Action d'une extrême intensité dramatique, musique ardente l'accompagnant sans la fouiller, des personnages rapidement tracés: telles sont les caractéristiques de cette œuvre.

Les auteurs du poème ont simplement intitulé leur œuvre «épisode lyrique» en deux actes, en deux tableaux plutôt, car le second ne saurait compter.

La belle Anita aime Araquil, sergent au régiment de Biscaye. Le père du jeune homme, Remigio, ne consentira au mariage que si la belle apporte en dot deux mille douros. Où les trouver? Nous sommes en pleine guerre carliste. Garrido, général des troupes libérales, laisse échapper devant Anita, cet aveu qu'il donnerait avec joie une fortune et la croix au soldat qui dans la bataille atteindrait Zuccaraga, le chef des carlistes. Une fortune! s'écrie Anita, peut-être les deux mille douros réclamés par le père d'Araquil. A la faveur de la nuit, Anita gagne le camp carliste et parvient à s'introduire auprès de Zuccaraga qu'elle poignarde. Mais Araquil a été trompé sur ses démarches, il la croit la maîtresse du chef carliste, l'argent qu'elle a rapporté est le prix de sa honte. Ce n'est qu'en entendant le glas funèbre qui sonne pour annoncer la mort de Zuccaraga qu'Araquil comprend la vérité. Le prix du sang! s'écrie-t-il en mourant, ce que voyant, la pauvre Anita devient folle. Ainsi se termine cet épisode lyrique.

De la musique que vous dire si ce n'est que l'on y retrouve tout le talent de M. Massenet? Les soli, généralement sous forme de cavatines, sont courts, les duos également, il n'y a guère d'exception que pour une chanson de soldat, qui se tient sur ses deux couplets. Il faut aussi louer les récits, très simplement dramatiques et toujours bien frappés, certains accompagnements empreints d'une grâce exquise, l'andante d'Anita: «Ah! mariez donc son cœur avec mon cœur», belle phrase plus largement développée que le reste.

Le second tableau, fort court, est dramatique, sans emphase, et produit un grand effet. Il est séparé du premier par un *intermezzo*.

Ce qui donne la vie à cet ouvrage, c'est, j'ai hâte de le dire, l'admirable sentiment dramatique de Mlle Calvé et sa virtuosité non moins grande qui font passer par moments chez l'auditeur le frisson des

choses sublimes. La créatrice de Santuzza a trouvé là un nouveau rôle à sa taille; on peut avancer qu'elle a été l'inspiratrice de cette œuvre, où le maître français, Jules Massenet a mis sa finesse de touche tout en s'abandonnant aux élans dramatiques que comportait ce tragique et saisissant tableau.

A côté de cette cantatrice merveilleuse, dont la voix d'un éclat si franc, si jeune, si pur, sait si bien s'assoupir dans les passages où de tendres sentiments doivent être exprimés, figure un quintette de chanteurs excellents: MM. Jérôme, Bouvet, Mondaud, Belhomme, Carbonne, qu'on ne saurait pas plus oublier que l'orchestre, qui a marché admirablement sous la conduite de son chef éminent, M. Danbé.

---

### RÉOUVERTURE DES BOUFFES-PARIISIENS

Le héros de l'un des romans d'Alexandre Dumas enferme son cœur dans une boîte d'argent et vit heureux, étranger qu'il est à toutes les misères environnantes, à toutes les douleurs du sentiment, à toutes les souffrances de l'amour. Paris ne fera jamais de même et il s'en trouve bien. Hier, aux Bouffes-Parisiens, où la représentation de la *Dot de Brigitte*, la charmante opérette du maëstro [sic] Serpette, était donnée au profit des blessés de Madagascar, Paris s'est révélé une fois de plus accessible à toutes les émotions, compatissant à toutes les tristesses, dévoué à tous les malheurs. Il n'y a qu'à Paris où le bien se fasse gaiement et marche de pair avec le plaisir; il n'y a que Paris qui connaisse cette façon délicate de secourir en ayant l'air d'acheter un divertissement?

Est-il besoin de dire que la *Dot de Brigitte* a retrouvé son succès de la saison dernière.

Quant aux *Trois Cousines*, l'opéra-comique de MM. Albert Riondel et Georges Mathieu, sur lequel M. Emile Bonnamy a écrit une partition, où les mélodies élégantes et charmeuses se succèdent du commencement à la fin, elles ont servi de début à Mlle Dziri et M. Jouvin, deux nouvelles recrues engagées par M. Larcher.

Mlle Dziri est fort gentille et possède une voix sympathique; M. Jouvin est un jeune ténor, qui rendra certainement de grands services aux Bouffes.

Mlles Albine et H. Berty, toutes deux très en voix, et M. Schey, un artiste consciencieux et connaissant son métier, qui complètent l'interprétation des *Trois Cousines*, ont été également très applaudis.

**L'INTRANSIGEANT, 5 octobre 1895 [NAV]**

Journal Title: L'INTRANSIGEANT  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Saturday  
Calendar Date: 5 OCTOBRE 1895  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS  
Subtitle of Article: OPÉRA-COMIQUE. –*La Navarraise* (1), épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet.  
Signature: DOM BLASIUS  
Pseudonym: DOM BLASIUS  
Author: Auguste Foureau  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None

(1) Partition, piano et chant, au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, chez Heugel et Cie.